

# LA DONATION

De Paul MADEC

4 rue de l'Abbé Le Duc 29870 LANNILIS  
02 90 82 03 29 / 06 86 58 40 48

[pol@paulmadec.net](mailto:pol@paulmadec.net)  
<http://www.paulmadec.net>

## AUTORISATION, DROITS D'AUTEURS:

**Si mon texte est à disposition libre, la courtoisie la plus élémentaire est de me contacter en amont de votre projet. Il n'est néanmoins pas libre de droits et est déclaré à la SACD. Il vous appartient de faire les démarches auprès de cette institution ( un forfait existe pour les représentations amateurs) Je vous remercie de votre compréhension.**

## PERSONNAGES par ordre d'apparition

BABAKAR FALL, comte de Vauclerc, 21 ans

RAYMOND BONNARD, caporal, 21 ans

LAETITIA, comtesse de Vauclerc, 25 ans

ALBERT RESNAIS, percepteur, maire de Clanzy, la cinquantaine

JULES BONNARD, gros fermier-éleveur, la cinquantaine

LE DOCTEUR MAILLOUX, la cinquantaine

GEORGES GORGELIN, forgeron, la cinquantaine

MAITRE JUSSIEU, notaire, la cinquantaine

JULIEN FRISON, directeur d'école, la trentaine

## PROLOGUE

2007, commune de Clanzay

*Lumière sur deux soldats de la Grande Guerre. L'un d'eux, Babakar Fall, tient une position expressive de statue qu'on rencontre sur un monument aux morts. D'une main, il brandit un fusil, de l'autre il soutient un autre soldat. Celui-ci, Raymond Bonnard, est dépenaillé, accouré d'une chemise ensanglantée. De sa main droite, il tient sa main gauche qui est entourée d'un pansement.*

BABAKAR FALL

Je m'appelle Babakar Fall, je suis né à Gorée, Sénégal, Afrique Occidentale Française, le 23 novembre 1895. Je suis mort le 16 avril 1917. J'étais sergent au 5ème bataillon de tirailleurs sénégalais. Comme celui de mes compagnons, mon corps est atomisé dans la terre argileuse du Mont des Singes. Cela fait 82 ans que tous les 11 novembre résonne le clairon plus ou moins juste des anciens combattants devant ma statue en kersantite noire sous laquelle est gravé mon nom en lettres d'or. Je m'appelle Babakar Fall, comte de Vauclerc.

*Il tourne la tête vers Raymond qui l'observait avec curiosité.*

RAYMOND BONNARD

Euh, je peux ? Ah oui je peux. Alors, je m'appelle Raymond. Raymond Bonnard. Je suis né 6 juin 1894 à Clanzay, département de l'Orne, pas loin de... d'Alençon. J'étais caporal au 104ème régiment d'infanterie. 12ème compagnie. 13ème bataillon. Je suis mort le 14 juillet 1917 dans une prairie ensoleillée à Bussy-le-Château dans la Marne. Je suis enterré à Clanzay. Mon père était éleveur de bovins et ma mère l'aidait à la ferme. Et aujourd'hui, j'ai mon nom gravé dans les mêmes lettres d'or, mais qui brillent plus parce qu'elles sont un peu plus neuves, que celle de Baba et parce que le ministre a dit que c'était possible. 90 ans après. Voilà.

*Son désaccordé d'un clairon qui fait grimacer les deux personnages.*

## SCÈNE 1

1925, commune de Clanzay.

*La salle du conseil municipal. Sont attablés le maire, siégeant au centre avec à sa droite maître Jussieu qui voisine avec Bonnard et en bout de table, Frison. Ce dernier à une jambe raide et près de lui sont posées des béquilles. A la gauche du maire, le docteur Mailloux et Gorgelin, la forgeron. Ce dernier aura ses répliques interrompues par une sale toux. La discussion est animée. Brouhaha.*

BONNARD

.;.Et explique-moi donc, Gorgelin pourquoi ta forge a plus besoin d'électricité que ma ferme ?

GORGELIN

A cause des nouvelles machines, Jules. Je vais ouvrir mon garage et les voitures, ça se répare pas avec du foin !

BONNARD

Un garage ! Pour les dix voitures qui circulent dans le canton ! Les forgerons ont tous la folie des grandeurs par les temps qui courent...

GORGELIN

Tu sais ce qu'ils te disent les forgerons ?

LE MAIRE

Bon, ça suffit vous deux. De toute façon, les subventions de l'état ne tomberont pas avant des mois, on reparlera de tout ça le moment venu. Bien ! Avant de clore le conseil, nous devons recevoir une personne qui a sollicité un rendez-vous afin de nous rencontrer tous.

*Il regarde sa montre à gousset.*

Elle devrait être là à présent.

*Il se lève, jette un regard vers Bonnard et Gorgelin.*

Et je compte sur vous pour vous comporter dignement pour une fois.

*Il sort.*

FRISON

Quelqu'un est au courant de cette visite ? Ce n'était pas à l'ordre du jour, il me semble.

*Dénégation des autres.*

BONNARD

Un garage !

GORGELIN

Jules, tu m'énerves !

*Le maire entre accompagné d'une jeune femme élégante. Tous se lèvent de leur chaise. Jussieu, le notaire, est le premier à se précipiter à sa rencontre.*

JUSSIEU

Comtesse ! Quelle surprise !

*Il lui baise la main.*

LAETITIA DE VAUCLERC

Monsieur le notaire, quel plaisir de vous revoir. Je dois vous remercier d'avoir pris soin de mes biens pendant ces quelques années d'absence.

JUSSIEU

C'est tout naturel, mademoiselle.

LAETITIA DE VAUCLERC

Madame, maître Jussieu. Monsieur Bonnard, j'espère que mes prés

conviennent à votre troupeau ?

BONNARD

On n'y trouve pas meilleure herbe, madame la comtesse.

MAILLOUX

Lætitia, c'est jouvence de vous revoir parmi nous. Vous avez l'air de vous porter comme un charme.

LAETITIA DE VAUCLERC

Je vais très bien, docteur, merci.

LE DOCTEUR MAILLOUX

ous n'avez pas changé.

LE MAIRE

Vous connaissez Gorgelin, notre forgeron. Bientôt garagiste à ce qu'il paraît.

GORGELIN

Madame.

LAETITIA DE VAUCLERC

Garagiste ? Cela pourrait m'être utile dans l'avenir. Vous vous y connaissez en Panhard-Levassor ?

GORGELIN

Une Panhard-Levassor ? Mâtin, madame ! Ça tombe jamais en panne ces trucs-là ! Enfin, je veux dire ces machines...

MAITRE JUSSIEU

Dois-je comprendre madame que vous allez rester ici quelques temps ?

LAETITIA DE VAUCLERC

Je ne sais pas encore.... Ça dépend.

*Son regard se porte sur Frison.*

LE MAIRE

Monsieur Frison, notre directeur d'école.

LAETITIA DE VAUCLERC

Enchantée.

FRISON

Moi de même madame.

*Il fait tomber une béquille en lui tendant la main.*

Veuillez me pardonner.

LAETITIA DE VAUCLERC

Ce n'est rien.

FRISON

Un mauvais souvenir de la guerre.

LE MAIRE

Prenez ce fauteuil madame. Vous vouliez nous entretenir de quelque chose d'important pour la commune, m'avez-vous écrit ?

*Tout le monde rejoint sa place.*

LAETITIA DE VAUCLERC *Avant de s'asseoir.*

Oui, monsieur le maire, et précisément cela a à voir avec cette guerre atroce.

*Les conseillers se regardent, surpris.*

LE MAIRE

Nous vous écoutons.

LAETITIA DE VAUCLERC

Je n'ai nul besoin de vous dire l'attachement de ma famille à ce pays qui a vu naître plusieurs générations de mes ancêtres. Mon grand-père lui-même occupait votre place, monsieur Resnais, il n'y a pas si longtemps.

LE MAIRE

Un grand homme, madame la comtesse. Il a tant fait pour Clanzy. Sa disparition récente nous a beaucoup attristé.

LAETITIA DE VAUCLERC

Je le regrette beaucoup aussi. Il m'a été d'une si grande aide après le décès de mes parents. C'était un homme très bon et je suis certaine qu'il aurait soutenu ma démarche. Voilà, vous n'êtes pas sans savoir que je suis la seule héritière d'une fortune qui me met à l'abri du besoin jusqu'au restant de mes jours et, en un mot comme en cent, j'aimerais en faire bénéficier votre commune.

LE MAIRE

Madame, je ne sais que dire. Votre générosité nous touche. Il est vrai que notre petit budget nous oblige à tirer souvent le diable par la queue. Nous en parlions justement avant votre arrivée et nous devons faire des choix qui s'avèrent parfois compliqués.

LAETITIA DE VAUCLERC

Je m'en doute, monsieur le maire. Est-ce qu'une somme de vingt mille francs-or vous simplifierait la vie ?

*Réaction du conseil.*

LE MAIRE

Vingt mille francs-or ? Madame, je... Nous...

LAETITIA DE VAUCLERC

Mais je me dois de vous dire que j'émets une exigence.

LE MAIRE

Dites, madame, dites !

LAETITIA DE VAUCLERC

Je veux qu'une partie de cette somme soit allouée à la construction d'un monument aux morts.

*Réactions du conseil. Stupéfaction, gêne, mutisme.*

FRISON *qui se lève*

Merci, madame, merci du fond du cœur. Messieurs, il est vrai que j'ai pris mon poste ici il y a peu de temps mais, pardonnez-moi, je me suis toujours demandé pourquoi ce sujet n'avait jamais été abordé en ce conseil alors que toutes les communes voisines ont entamé les démarches et les appels aux dons. Je n'ai pas besoin de vous dire ce que ce monument représenterait pour moi et pour vous aussi je suppose...

LE MAIRE

Bien entendu, Monsieur Frison, nous avons tous ici, chacun à son poste, participé, comme il lui était ordonné, à l'effort de guerre. J'ai moi-même été blessé, sans gravité, Gorgelin a respiré les gaz et en subit toujours les conséquences...

GORGELIN

Ha ça ! C'est malheureux à dire mais j'ai plus la santé comme avant et c'est pour ça que l'électricité, elle me serait...

FRISON

Donc nous pourrions accéder à la demande de madame ?

*Gêne palpable.*

GORGELIN

C'est que... Comment dire monsieur l'instituteur ? On aurait comme qui dirait un p'tit problème à ce sujet...

FRISON

Quel problème ?

*Gêne de plus en plus présente.*

GORGELIN

C'est que...

BONNARD *rude. Les conseillers l'observent du coin de l'œil.*

C'est que nous n'avons pas eu de mort à Clanzy, voilà tout.

FRISON

Pas de mort ?

BONNARD

Non, aucun ! Des blessés, des amoindris, des estropiés – sauf votre respect, monsieur Frison – on a notre lot, mais pas de mort pour la Patrie. Pas de mort pour la France.

*Frison tombe sur sa chaise.*

LE MAIRE *très mal à l'aise*

Vous nous voyez confus madame, mais il faut bien avouer que nous aurions du mal à exaucer votre vœu...

LAETITIA DE VAUCLERC

Je crois monsieur le maire que vous vous trompez.

*Elle saisit son sac à main et en sort une enveloppe.*

J'ai ici un document du ministère de la guerre qui confirmera qu'il y a bien un de vos concitoyens qui a perdu la vie lors de cette tuerie.

*Elle se lève et, après un regard vers les membres du conseil, se dirige vers le docteur Mailloux.*

Je pense, docteur, que vous serez à même de débrouiller une partie de cette affaire.

*Elle tend l'enveloppe au médecin qui s'en saisit.*

Messieurs, je vous laisse. Je demeurerai au château jusqu'à la fin de la semaine. J'ai l'intention de faire découvrir le domaine à ma fille. Vous aurez la gentillesse de me faire part de votre décision qui sera, j'en suis persuadée, la bonne.

*Le conseil se lève.*

Ne me raccompagnez pas, je connais le chemin.

## SCÈNE 2

*La stupéfaction et l'embarras se lisent sur le visage des conseillers qui se rasseyent au fur et à mesure. Les regards se portent vers le médecin qui tient l'enveloppe entre ses mains et la fixe comme s'il redoutait de l'ouvrir.*

MAITRE JUSSIEU

Sa fille ? Eh bien, Mailloux, ouvrez donc cette enveloppe, qu'on soit fixé !

*Mailloux soupire et l'ouvre. Il lit la lettre en silence et la transmet au maire. Ce dernier la lit à son tour.*

LE MAIRE

Bigre !...

BONNARD

Bon allez Albert, tu nous dis ce qu'il en est ou quoi ?

LE MAIRE

C'est bien une lettre officielle. Elle est adressée à... madame Lætitia Fall.

**« Madame, j'ai l'honneur de porter à votre connaissance que je possède concernant Monsieur votre époux, le caporal Babakar Fall, de la 3ème division d'infanterie coloniale, 5ème bataillon de tirailleurs sénégalais, les renseignements suivants :**

**Ne répond plus à l'appel de son corps depuis le 16 avril 1917 - tombé au champ d'honneur, signalé disparu au combat de la côte 129, nord-ouest de Vauxaillon dans l'Aisne.**

**Les recherches continuent et vous pouvez être assurée que les résultats vous seront communiqués aussitôt que possible sans nouvelle demande de votre part.**

**Veillez agréer, madame, l'expression de mes sincères condoléances et de mes respectueux hommages.**

**Le contrôleur général, chef du bureau de renseignement : M. Bossut »**

GORGELIN

Nom de dieu !

MAITRE JUSSIEU

Vous étiez au courant, Mailloux ?

LE DOCTEUR MAILLOUX

Je... Non. Pas de son mariage en tout cas.

LE MAIRE

Docteur... ?

LE DOCTEUR MAILLOUX

Pardonnez-moi mais cela tient du secret médical.

MAITRE JUSSIEU

Je crois que la comtesse vous en a délivré en vous remettant ouvertement ce document.

*Le médecin reste mutique en secouant la tête.*

BONNARD *goguenard*

Pas besoin de grandes explications docteur. Je peux vous aider si vous voulez.

LE MAIRE

Que veux-tu dire, Jules ?

BONNARD

Mettons que tu mettes une pouliche en chaleur et deux étalons dans un pré. Tu peux être sûr qu'elle se fera monter par celui que tu veux pas. C'est toujours elle qui choisit. Parole d'éleveur.

LE DOCTEUR MAILLOUX

Vous êtes odieux, Bonnard !

BONNARD

Je parle clair au moins ! Inutile de tourner autour du pot ! Qu'est-ce qui pousserait la demoiselle de Vauclerc à se marier avec un nègre sinon d'être grosse de lui ?

GORGELIN

Baba ! La comtesse enceinte de Baba ! Et mariée en plus ? Ben ça !

LE MAIRE

Et veuve maintenant apparemment...

BONNARD

Et encore mon exemple n'est pas terrible. Elle n'a peut-être pas eu le choix, la demoiselle. C'est pire que des animaux ces gens-là.

LE DOCTEUR MAILLOUX

Ça suffit Bonnard, ça suffit !

BONNARD

Et quoi, Mailloux ? En tout cas, moi, j'ai pas de secret médical pour arranger mes affaires. Je suis transparent comme l'eau pure.

LE DOCTEUR MAILLOUX

Qu'insinuez-vous par là ?

LE MAIRE *cassant*

Je n'aime pas du tout la tournure que prend ce conseil, messieurs. Nous ne sommes pas là pour régler des comptes mais pour statuer sur une proposition plus qu'avantageuse pour la commune, je vous le rappelle même si elle n'est pas sans poser quelques questions. Docteur, je vous demanderai de bien vouloir nous éclairer. Maître Jussieu l'a dit, la comtesse n'a pas eu ce geste à votre égard sans motif.

LE DOCTEUR MAILLOUX

Bien. Vous avez sans doute raison. En décembre 1916, les parents de Laetitia de Vauclerc m'invitèrent un peu avant Noël à dîner au château où ils avaient, comme vous le savez, l'habitude de passer les fêtes. Ils me reçurent seuls. Babakar n'était déjà plus là, il venait d'être incorporé quelques semaines auparavant. Lætitia était, me dirent-ils, souffrante dans sa chambre. Je compris bien vite que mon invitation n'était pas pure courtoisie et je proposais évidemment de l'examiner sur le champ. J'eus peu de doute dans mon diagnostic : Lætitia était enceinte.

BONNARD

Héhé !

LE DOCTEUR MAILLOUX

Pour elle, à vrai dire, ce n'était pas une surprise. Je dirais même que ce fut un soulagement de m'entendre le lui dire. Elle souriait. Vous imaginez mon embarras. Une situation pareille dans une famille telle que la leur. Quand je pris congé, elle me dit avec la même inflexibilité qu'elle a montré il y a quelques minutes : « Dites bien à mes parents que je veux le garder ». Quand je revins au salon, l'embarras devait se voir à ma tête. La première chose que fit Madame de Vauclerc fut de me demander si sa fille était bien enceinte. Ils n'attendaient que ma confirmation que je leur donnais sans tergiverser. Inutile de vous dire que le repas passa au second plan. C'est alors qu'ils me proposèrent en termes plus ou moins clairs de faire la chose que je répugne le plus au monde. Je ne pus que refuser le plus courtoisement mais le plus fermement possible, et leur rapportai le propos que leur fille m'avait tenu à ce sujet. Le comte entra alors dans une colère folle et je dus m'éclipser sous un torrent d'insultes dont Babakar était le plus grand bénéficiaire si j'ose dire. C'est ainsi que je sus qui était le père. C'était la dernière fois que je voyais Lætitia jusqu'à aujourd'hui.

FRISON

Ses parents sont morts ? C'est bien ce que j'ai entendu tout à l'heure.

LE DOCTEUR MAILLOUX

Quelques jours après ; le 24 décembre 1916. Le jour de Noël. Un accident sur la route, un peu avant Paris. Lætitia s'en est miraculeusement sortie.

GORGELIN

Une Delage ! C'te pitié !

LE MAIRE

Mais vous, maître, cette histoire de mariage, vous n'en avez pas eu vent ?

MAITRE JUSSIEU

Nullement. Je n'ai eu qu'à régler des papiers de succession concernant exclusivement le domaine. La majorité des avoirs très conséquents de la famille sont gérés par des confrères parisiens employés par le grand-père. La dernière fois que j'ai vu le vieux comte, c'était en 21, lors de son ultime passage au château et il est mort quelques mois après. Je n'ai eu alors que quelques échanges formels avec les avoués de Laetitia. Nous avons à peine parlé d'elle ce jour-là avec son grand-père, juste le temps de me dire qu'elle faisait son bonheur.

GORGELIN

Baba ! Baba...

FRISON

Qui est cet homme ?

GORGELIN

Baba ? C'est M. le comte, le grand-père, qui l'avait ramené au château. Tout gamin qu'il était. C'était un bon gamin. La demoiselle et lui avaient le même âge. Quand elle venait en vacances, ils étaient tout le temps fourrés ensemble, à ce que je m'en rappelle.

BONNARD

T'as raison Gorgelin, il aimait l'Afrique, monsieur le comte, c'était un grand chasseur. Et pas que les fauves à ce qu'on dit. Y'a des souvenirs de voyage qu'on ramène quand on est obligé.

MAITRE JUSSIEU

Arrêtez Bonnard avec vos saletés de ragots. Baba était le fils du majordome de leur propriété à Dakar. C'est madame qui s'est attaché à lui et s'ils l'ont ramené avec eux d'Afrique, c'est pour lui donner une éducation digne de ce nom, avec l'accord de son père, bien sûr. J'ai vu cette autorisation.



BONNARD

Ouais. Caprice de riche. On voit le résultat. Ça m'aurait fait mal de l'appeler Monsieur le Comte.

LE MAIRE

Bon. Euh... Une chose quand même, maître... J'avoue que je ne suis pas très au fait de... Comment dire... Baba... Enfin, Babakar était-il vraiment Français ?

BONNARD

Enfin une bonne question !

MAITRE JUSSIEU

Indubitablement.

LE MAIRE

Tous les gens de sa race dans les colonies ne le sont pas. Et je crois savoir que les aides pour édifier un monument sont soumis à certaines conditions.

MAITRE JUSSIEU

C'est vrai. Mais Babakar est né à Gorée qui bénéficie d'un statut spécial. Il est citoyen français comme vous et moi.

LE MAIRE

Il est donc possible qu'il ait pu épouser une française ?

MAITRE JUSSIEU

C'est tout à fait légal.

BONNARD

A l'église aussi ?

MAITRE JUSSIEU

Pardon ?

BONNARD

A l'église aussi ? Parce que les « Allah Akbar » y vont pas à l'église.

LE DOCTEUR MAILLOUX

Mais on n'en sait rien Bonnard. Babakar n'a jamais rien montré en ce sens.

BONNARD

Ah si, ah si ! Combien de fois justement je l'ai pas surpris dans mes prés, son cul à l'air à faire ses salamales. Ne me dites pas que vous ne l'avez jamais vu !

LE MAIRE

Bon, Jules. Peut-être s'est-il converti après tout. Je comprends que c'est difficile pour toi à admettre mais nous devons considérer la demande avec attention. Après tout, Babakar, comme dit Gorgelin, était un brave garçon et j'ai entendu dire que le comte voyait en lui le futur régisseur de son domaine.

MAITRE JUSSIEU

C'est exact. Après la mort de son épouse, le vieux conte le tenait pour ainsi dire pour son second fils ce qui exaspérait le père de Lætitia, vous pouvez vous en douter. J'imagine le choc quand il a appris qu'elle était enceinte de lui.

LE MAIRE

Et puis... pardon d'y revenir, mais une somme pareille ne nous tombera pas du ciel tous les jours.

BONNARD *bondissant, hors de lui.*

Albert ! Moi vivant, on ne construira rien ici qui ressemble de près ou de loin à un monument à la gloire de ce nègre ! Tu m'entends ? Jamais !

FRISON

Et bien moi je dis qu'il se fera ! Qu'est-ce qui est si difficile pour toi à

admettre, Bonnard ? Où tu l'as faite la guerre, toi, hein ? Dans les champs de la comtesse à l'abri derrière tes bœufs ? Hein ?

GORGELIN

M'sieur l'instituteur, faut pas...

FRISON

Vous voulez que je vous parle de mes champs à moi ? La boue jusqu'aux couilles, l'odeur des tripes à l'air, le cuir des copains qui sèche sur les barbelés ! Ah c'est chouette la campagne vue comme ça ! Non ? Mais la balle qui m'a bousillé la jambe, c'est pas une de tes putains de poules qui m'a chié dessus ! Hein Bonnard ?

LE MAIRE

Monsieur Frison, vous devriez vous calmer.

FRISON

Et ce nègre là... Il est mort quand déjà ? Le 16 avril 1917, c'est ça ? Vous savez tous de quoi on parle, non ? Le Chemin des Dames ! Vous avez tous entendu parler du Chemin des Dames ? Vous y étiez pas, ben moi j'y étais au Chemin des Dames ! Six heures du matin le 16 avril ! Et il a eu de la chance, Julien Frison, sinon, il serait pas là à vous parler avec sa jambe flinguée. Et tu sais au fait, c'est pas un Boche qui m'a eu mais un des nôtres, tellement c'était le bordel au début de l'attaque !

BONNARD

T'inquiète pas fiston, le Chemin des Dames je connais...

FRISON

Tu connais ? Tu connais quoi, péquenaud ? Les photos ? Les photos des journaux censurées par l'armée ? Ils sont où les morts sur les photos de l'armée ? Ils sont où les gars qui chient dans leurs frocs avant l'assaut ? Ils sont où les gars qui avancent bourrés comme des Polacks avec leur double ration de tafia qu'on leur a fait avaler ? Tu sais qui était en première ligne au début de

la bataille ce jour-là ? Des Nègres ! Des Nègres ! Je les ai vus se battre, tomber, crucifiés à nos côtés. Tu sais de quel couleur était leur sang ? Non ? Rouge, Bonnard, comme le nôtre ! Des boyaux fais pareil, je t'assure ! Si on les avait noués bout à bout, leurs boyaux, je suis sûr qu'on aurait pu en faire une cordée pour aller de Paris à Dakar, tellement ça giclait. Hé ! Et puis tu vois, ils sont si cons ces négros, que certains d'entre eux nous refilaient leur ration de gnôle puisqu'ils n'avaient pas le droit d'en boire avec leur putain de religion. Enfin pas tous, religion ou pas, d'autres ont vite compris. Mais comme ils n'avaient pas l'habitude, ils devenaient enragés comme des lions, tu comprends ? Les premiers debout, les premiers arrosés. Et je vais te dire une dernière chose. Ce jour-là, on devait s'emparer d'une colline bourrée de mitrailleuses boches. Le Mont des Singes, elle s'appelait. On avait un bataillon de tirailleurs à nos côtés et j'ai entendu nos gradés rire aux éclats quand l'un d'entre eux a cru bon de dire qu'avec un nom pareil, les négros avaient toute leur chance d'y arriver. Une heure plus tard, plus de bataillon, plus de gradés. Le plus con, c'est que je crois que j'ai ri aussi. Alors Babakar Fall, bâtard de comte ou pas, engrosseur de comtesse ou prince charmant nègre, il a droit d'avoir son nom en lettres d'or sur un monument où on aura écrit « Mort pour la France » ! Passons au vote, Monsieur le maire.

LE MAIRE

Vous avez raison, Julien, procédons.

BONNARD

Albert, tu peux pas me faire ça.

*Embarras visible du conseil.*

LE MAIRE

Jules, je sais ce que tu as dans la tête mais...

BONNARD

Je le ferai sauter, votre monument !

FRISON

Mais enfin Bonnard...

BONNARD

On a dit.... J'ai dit qu'on trouvera pas de mort pour la France ici, pas de mort pour la Patrie. Ou déclaré tel. Mais un mort, y'en a bien eu un. Et le Chemin des Dames, petit, tu peux pas savoir comme je le connais.

GORGELIN

T'es pas obligé Jules.

BONNARD

Ça va Georges ! Ta femme vous a récupérés entiers toi et tes garçons. Le tien aussi Albert, il s'en est bien sorti même avec son oreille en moins. Et vous Jussieu, bénissez votre femme de vous avoir fait des filles. Elles feraient un beau parti pour un jeune médecin ouvrant son cabinet.

LE MAIRE

Jules !

LE DOCTEUR MAILLOUX

Laissez Albert. Mon fils a fait la guerre comme les autres, Bonnard. Sa place était à l'hôpital et croyez-moi, il ne s'est pas tourné les pouces.

BONNARD

Un hôpital à cent kilomètres du front. Avec Papa à ses côtés.

LE DOCTEUR MAILLOUX

Je n'ai pas à me justifier plus avant.

BONNARD

Vous justifiez pas, Mailloux. Secret médical. Moi j'ai rien à justifier non plus. Qu'est-ce qu'on peut justifier dans mon cas, hein ? Pas grand-chose. T'as plus

rien à dire, fermer ta gueule, baisser la tête et c'est tout. C'est pas dans le « Petit Parisien » que j'ai connu le Chemin des Dames, monsieur l'instituteur. J'ai pas eu besoin de photos. T'as reçu une balle de Poilu dans le mollet, mon garçon, lui, c'est douze qu'il en a reçues dans la poitrine, même origine que la tienne.

**Suite et fin sur demande. Merci de votre compréhension.**

© Paul Madec